

Un barrage contre le Pacifique de Marguerite Duras

Certains auteurs, Duras en fait partie, ont sur moi un effet étrange. J'ai une compréhension intellectuelle de l'univers qu'ils habitent sans pouvoir m'y projeter. Les situations sont décrites avec une telle force dans ce roman, le choix des mots et la construction des phrases possèdent un tel pouvoir de suggestion qu'on ne peut que s'incliner devant le talent de l'auteur.

« Dès qu'ils pénètrent dans la forêt, le chemin devient un sentier étroit de la largeur d'une poitrine d'homme et pareil à un tunnel au-dessus duquel la forêt se refermait dense et sombre »

Malgré cela, je peine à m'émouvoir pour cette famille dont l'aventure coloniale se délite dans la touffeur mortifère d'une terre inhospitalière.

La mère devient lentement folle à mesure qu'elle perd chacun des combats mener pour rentabiliser une ferme rendue incultivable par les assauts réguliers de la montée de la mer de Chine qu'elle appelle le Pacifique. Il faut au moins un océan en fureur pour expliquer les mensonges, la corruption, le cynisme qui peu à peu l'acculent à une misère crasse, déshumanisante. Bien qu'elle soit au centre de tout, voir de tous : dans un sens, son obstination les maintient dans la ruine, elle n'a pas de nom la mère. Comme souvent les personnages centraux de Duras, son statut suffit à la définir.

Les enfants, Joseph et Suzanne, lui résistent en petites tentatives de rébellion sans se résoudre à rompre le lien. Jusqu'à ce que le corps de la jeune fille n'apparaisse comme leur ultime objet de valeur susceptible d'être échangé à bon prix. La mère voudrait la marier à ce jeune héritier rencontré dans un bar un soir où leur défaite semblait définitive. La famille n'a que mépris pour ce qu'il représente et le lui fait sentir de toutes les façons à leur disposition, lui ne désire que le corps de Suzanne et obtient de le voir en échange d'un phonographe. Puis pour la convaincre de sauter le pas, lui offre un diamant dont la valeur est fautive, déformé qu'il est par un crapaud.

À la mort de la mère, Joseph qui était parti rejoindre une dame mariée, plus âgée que lui dont il était devenu l'amant, revient à la ferme. Sa riche amante a fini par lui acheter le diamant abîmé à sa valeur supposée, bien au-delà de l'évaluation qui en a été faite par les bijoutiers, puis à lui rendre l'objet. La mère ne se trompe pas dans l'acte de proxénétisme que cela suppose d'accepter cette transaction en paiement de la désertion de son fils. Elle ne touchera pas à l'argent. Joseph ne reviendra dans lieu de l'amertume maternelle que pour l'enterrer, vendre ou céder ce qui peut l'être. Lui qui ne s'est jamais révolté au-delà de colères rentrées, de subversions sans réelles conséquences et n'a jamais rien tué d'autres que des échassiers dont la famille se nourrit jusqu'à la nausée, donnent des conseils de résistance aux autres pour tuer et se débarrasser du corps des fonctionnaires corrompus qui les maintiennent dans la misère.

Ici, ceux qu'on doit bien appeler les indigènes ne sont représentés que par le couple de domestiques au bord de la débilité et opportunément silencieux, et la horde d'enfants qui déferle de l'accouplement frénétique de corps dont la description est à la limite de l'animalisation.

La colonie est un huis clos mortifère pour des personnages bancals que même la richesse, le pouvoir ou les bons sentiments ne sauvent pas de l'espèce de laideur intrinsèque qui imprègne les lieux, les corps, les espérances, les amours et le désir.

Et peut-être réside-t-elle là ma réserve, dans cette brillante mise en abîme d'une laideur coloniale que rien ne vient atténuer. Et peut-être que toute la puissance de l'auteur est dans son refus obstiné d'édulcorer une réalité qu'elle connaît trop bien pour s'y tromper

Hemley Boum est née au Cameroun où elle entreprend des études d'anthropologie avant de poursuivre à Lille, un cursus en Commerce International. Son parcours professionnel la conduit à sillonner son pays le Cameroun puis à travailler dans d'autres pays d'Afrique. En se posant en France, l'écriture va lui permettre de déposer l'essentiel : Hemley Boum cristallise dans ses romans urbanité, tradition et Histoire, saisies dans le quotidien de relations familiales et amicales qui donne à voir et à penser de l'intérieur, une humanité loin des poncifs.

Trois romans parus dans cette veine :

Le clan des femmes, aux éditions de l'Harmattan 2010

Si d'Aimer, aux éditions de la Cheminante 2012, Prix Ivoire des écrivains francophones 2013

Les Maquisards, aux éditions de la Cheminante 2015, Grand Prix d'Afrique Noire 2016, Prix du livre engagé de la CENE littéraire 2016. Octobre 2019 « Les jours viennent et passent » aux éditions Gallimard.